

Qand Miron écrit « post-colonial », quel espace s'ouvre ?

Marie-Hélène Constant (Université de Montréal)

Cet article propose d'aborder le texte « notes sur le non-poème et le poème », publié par Gaston Miron dans la revue révolutionnaire *Parti pris* en juin 1965, sous l'angle de la nomination des conditions d'aliénation du sujet poétique et de l'utilisation du syntagme « post-colonial ». Nous étudierons, finalement, avec les définitions du « non-poème » et du « poème » qu'esquisse Miron, comment l'on peut penser le rapport du sujet poétique à l'histoire, à la suite de la réflexion que mène Homi K. Bhabha autour du préfixe *post*.

In June 1965, Gaston Miron published the article « notes sur le non-poème et le poème » in the revolutionary journal *Parti pris*. This essay considers the action of naming both the conditions of alienation of the poetic subject and the inscription of the subject within the realm of history. Focusing on what Miron calls the « non-poème » and the « poème », I ultimately examine how this text can be read in light of Homi K. Bhabha's reflection on the prefix *post*.

QUAND MIRON ÉCRIT « POST-COLONIAL », QUEL ESPACE S'OUVRE?

La parole, pour nous, a une fonction démystificatrice; elle nous servira à créer une vérité qui atteigne et transforme à la fois la réalité de notre société. C'est dire que pour nous, l'analyse, la réflexion et la parole ne sont qu'un des moments de l'action : nous ne visons à dire notre société que pour la transformer. Notre vérité, nous la créerons en créant celle d'un pays et d'un peuple encore incertains.

Parti pris, « Présentation »¹

Fondée en 1963, la revue révolutionnaire *Parti pris* est un lieu phare de la défense et de la construction d'une identité québécoise basée sur la laïcité, le socialisme et l'indépendance nationale. Ce programme, tissé à même les préoccupations et les usages de la langue et de la littérature, s'élabore sous la plume de nombreux intellectuels et écrivains notables de l'époque qui écriront jusqu'en 1968 des textes aux formes diverses et aux propos ancrés dans la problématique nationale et, plus largement, dans un ensemble de luttes mondiales – ouvrières et anticoloniales, notamment. Si la « situation coloniale » est à maintes reprises décriée et combattue ardemment par les écrivains de la revue, les auteurs « de la décolonisation » y sont bien présents : Frantz Fanon, Albert Memmi et Jacques Berque circulent, tant par leurs textes qu'en tant que symboles d'une lutte pour la décolonisation intellectuelle qui se mène. D'après la recension de Stéphanie Angers et Gérard Fabre, un total de « trente-cinq articles de *Parti pris* abordent le thème de la décolonisation, du numéro de décembre 1963 à celui de l'été 1968 » dont

¹ Parti pris, « Présentation », *Parti pris* 1, n° 1 (Octobre 1963) : 2.

« deux textes de Berque (“Les révoltés du Québec” en décembre 1963 et “Une lettre de Jacques Berque” en mars 1964)² ».

Le début de l’année 1965 marque au fer rouge l’histoire de la littérature québécoise avec la publication du numéro-manifeste « Pour une littérature québécoise », et Gaston Miron propose, en juin de la même année, un article au ton de manifeste poétique — « notes sur le non-poème et le poème³ » — qui introduit un syntagme jusqu’alors absent de la revue, le terme « post-colonial ». S’il serait malheureux d’associer directement ce que *nomme* Miron aux théories post-coloniales (ou postcoloniales) dont les premiers écrits n’arrivent qu’une dizaine d’années plus tard, il nous semble que son utilisation place néanmoins la réflexion de l’auteur dans un horizon de sens bien précis, celui d’un certain dépassement des conditions de l’expérience de la « quotidienne altérité⁴ » dans et par le poème. Nous tenterons d’esquisser comment cet affranchissement ne s’inscrit pas seulement dans le cadre d’une pensée binaire propre aux penseurs de la décolonisation mais peut aussi être lu à la lumière des écrits d’Homi K. Bhabha⁵. Ce dernier, reconnu comme un des

² Stéphanie Angers et Gérard Fabre, *Échanges intellectuels entre la France et le Québec, 1930-2000: Les réseaux de la revue Esprit avec la Relève*, Cité libre, Parti pris et Possibles (Montréal : Presses de l’Université Laval, 2004), 149.

³ Gaston Miron, « notes sur le non-poème et le poème », dans *Parti pris* 2, n° 10-11, (juin-juillet 1965) : 88-97.

⁴ *Ibid.*, 89.

⁵ Homi K. Bhabha, *The Location of Culture* (Londres et New York: Routledge, 1994).

QUAND MIRON ÉCRIT « POST-COLONIAL », QUEL ESPACE S'OUVRE?

théoriciens des études postcoloniales les plus influents, recourt à une conception de l'identité en mouvement, où les rencontres entre les cultures créent des espaces interstitiels de création, véritables « tiers-espaces » depuis lesquels les rapports de force et d'influence entre les minorités et les majorités peuvent être retournés et détournés. Alimentée des poststructuralistes et d'une expérience de l'immigration, la pensée de Bhabha introduit les notions d'ambiguïté et d'ambivalence, faisant des œuvres et des cultures issues de luttes coloniales des lieux de contestation dynamiques et en mouvement. Bien que nous ne proposons pas une analyse comparative des textes de Miron et de Bhabha, nous voulons néanmoins souligner qu'il s'agit d'aller « *au-delà*⁶ » de la condition coloniale chez Miron, et que ce « post-colonialisme » mironnien tiendrait alors d'un mouvement, au plus près de ce que Homi K. Bhabha met de l'avant. Or quand Miron, dans cet espace médiatique qu'est la revue *Parti pris*, écrit « post-colonial », quel espace de possibles cela crée-t-il ?

Poésie empêchée, parole créatrice

Considéré par plusieurs comme un morceau charnière de l'œuvre mironnienne, « notes sur le non-poème et le poème » est un texte publié d'abord en 1965 dans la revue *Parti pris*, puis repris en 1970 dans la première version de *L'homme rapaillé*, éditée à l'occasion de la remise du Prix de la revue *Études*

⁶ *Ibid.*, 2.

françaises. S'inscrivant de plain-pied dans la conception de la parole que défend l'éditorial inaugural de la revue révolutionnaire, l'article se donne à lire avec la mention « extraits⁷ », ce qui, comme le souligne François Dumont, « pose aussi très clairement le caractère “empêché” du projet poétique⁸ ». Ce premier mouvement dialectique entre la parole comme « moment de l'action⁹ » et l'impossibilité du projet poétique est repérable dans le texte de Miron. Présenté comme un écrit où prose et vers s'enchevêtrent, « notes sur le non-poème et le poème » met en scène un sujet poétique singulier et pluriel, « dress[ant] l'acte de [s]on art pré-poétique », « [se faisant] immédiatement comestible, immédiatement périssable¹⁰ ». Dès la première page, l'auteur dit prendre la parole « pour [lui] et quelques autres/puisque beaucoup de ceux qui ont parole/se déclarent satisfaits./VOYEZ LES MANCHETTES.¹¹ » D'emblée, l'espace de la revue est opposé à celui des médias de masse qui représenteraient plutôt la satisfaction mortifère des puissants – ce qui ne va pas sans rappeler les thèmes chers à Debord et qui circulent dans la revue, notamment par le biais de Patrick Straram dans le même numéro. Le sujet

⁷ Miron, « notes sur le non-poème et le poème », 88.

⁸ François Dumont, *Usages de la poésie: Le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie, 1945-1970* (Sainte-Foy, Québec: Presses de l'Université Laval, 1993), 79.

⁹ Parti pris, « Présentation », 2. Il s'agit de l'éditorial inaugural de la revue.

¹⁰ Miron, « notes sur le non-poème et le poème », 96.

¹¹ *Ibid.*, 88.

poétique parle, certes, de et depuis son « état d'infériorité collectif¹² », à la fois comme « l'objet d'un processus d'assimilation, comme homme collectif » et « en [s]a qualité d'homme espèce et spécifique¹³ », mais agit également comme le sujet actif d'une lutte pour la libération nationale qui passe par la mise en scène de soi et de l'aliénation. Rappelons qu'il faut replacer ce texte précis de Miron dans l'ensemble de ses écrits et au cœur de l'entreprise des partipristes pour nommer des luttes et des causes précises ; le ton et la forme qu'emprunte l'article le constituent plutôt en un tissu de citations et de renvois. Cherchant à enfin sortir d'un temps à l'extérieur de l'histoire, à ne plus que connaître son nom « de l'extérieur » par les injures lancées, le poème se donne à lire comme le seuil devant lequel l'identité peut commencer à se (re)composer : « Le poème, ici, a commencé/d'actualiser/le poème, ici, a commencé/d'être souverain¹⁴ ». Ainsi, on ne nomme pas explicitement le Québec, on l'entend toujours « de l'extérieur ». Il s'agit plutôt de cerner le plus possible cette « altérité [qui] pèse sur nous comme un glacier qui fond sur nous¹⁵ », de tourner et retourner les conditions de la vie quotidienne qui pèsent sur le sujet poétique, « CECI, le non-poème, qui a détruit en moi

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, 88-90.

¹⁴ *Ibid.*, 90.

¹⁵ *Ibid.*

jusqu'à la racine l'instinct même du mot français¹⁶. » On remarque que l'aliénation est ici d'ordre linguistique; c'est en effet un élément central de l'écriture mironnienne qui retient l'attention, notamment, des travaux de Lise Gavin et de Jean-Marc Moura en regard des études postcoloniales. Moura souligne, à cet égard, dans *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, que « l'influence de Gaston Miron au Québec est indéniable [en tant que grande figure francophone cristallisant les efforts théoriques postcoloniaux]¹⁷ ». Bien que l'affirmation de Moura demeure vague et propose une avenue de recherche plutôt qu'une hypothèse étayée dans le cadre de son analyse, il n'en demeure pas moins que la poésie de Miron retient l'attention du théoricien français là où elle situe le sujet poétique entre la poésie française et le désir revendiqué de « hisser notre poésie au rang des grandes poésies nationales¹⁸ ». Cette articulation que l'on pourrait certainement rapprocher de la notion de « surconscience linguistique » de Lise Gauvin, toucherait donc l'être collectif du sujet poétique mironnien : l'un des points de rencontre importants entre le sujet poétique singulier et le collectif, voire le moment de leur amalgame, réside en l'expérience partagée du langage. En ce sens, on peut lire, par exemple : « Je parle de ce qui me regarde, le langage, ma fonction sociale

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Jean-Marc Moura, *Les Études littéraires francophones : état des lieux*, (Villeneuve d'Ascq: Éditions du Conseil scientifique de l'Université Charles de Gaulle - Lille 3, 2003 [1999]), 128.

¹⁸ Gaston Miron cité par Jean-Marc Moura, *ibid.*, 119.

comme poète, à partir d'un code commun à un peuple.¹⁹ » Notons au passage que les études de Gauvin et de Moura s'inscrivent dans un travail plus large de la francophonie, faisant du cas québécois l'un des lieux de cette dernière.

À l'œuvre dans « notes sur le non-poème et le poème », le processus de libération doit ainsi faire corps avec le poème :

Il appartient au poème de prendre conscience de cette aliénation, de reconnaître l'homme carencé de cette situation. Seul celui-là qui se perçoit comme tel, comme cet homme, peut dire la situation. L'œuvre du poème, dans ce moment de récupération consciente, est de s'affirmer solidaire dans l'identité. L'affirmation de soi, dans la lutte du poème, est la réponse à la situation qui dissocie, qui sépare le dehors et le dedans. Le poème refait l'homme.²⁰

On reconnaît ici assez bien les thèses des auteurs de la décolonisation, et particulièrement la pensée d'Albert Memmi²¹ : la carence, l'aliénation, l'assimilation, puis la nécessité de dire la situation coloniale pour mieux s'en émanciper ne sont que quelques aspects sur lesquels il faudrait développer les parallèles entre les deux penseurs. Il faut cependant revenir au sens précis que donne Miron au poème (et au non-poème). S'excluant l'un l'autre, le non-poème et le poème ne peuvent que se faire *l'un contre l'autre* : « le poème ne peut se faire que contre le non-poème/le poème ne peut se faire qu'en dehors

¹⁹ Miron, « notes sur le non-poème et le poème », 90.

²⁰ *Ibid.*, 96.

²¹ Albert Memmi, *Portrait du colonisé; précédé de Portrait du colonisateur, et d'une préface de Jean-Paul Sartre*, Collection Folio/Actuel 97 (Paris: Gallimard, 2008 [1957]).

du non-poème.²² » Plus encore, ce qui rassemble le « je » du poème et ces « autres » est cette expérience quotidienne de l'aliénation, de « la trame de ses humiliations²³ » décrite et condensée sous le syntagme de « CECI » qui traverse le poème : « En CECI le poème prend tous les masques d'une absence, la nôtre-mienne. Mais contestant CECI, absolument, le poème est genèse de présence, la nôtre-mienne.²⁴ » Alors que le non-poème renvoie aux conditions, à la situation, au milieu, voire à l'expérience de ces derniers, le texte du partipriste établit une équivalence entre ce « non-poème » et « CECI ».

Je parle de CECI.

Ceci, mon état d'infériorisé collectif. CECI, qui m'agresse dans mon être et ma qualité d'homme espèce et spécifique. En dehors tout ensemble qu'en dedans. Je parle de ce qui sépare. CECI, les conditions qui me sont faites et que j'ai fini par endosser comme une nature. CECI, qui sépare le dedans et le dehors en en faisant des univers hostiles l'un à l'autre. Des univers opaques l'un à l'autre.²⁵

Le « je » de Miron est un sujet parlant partageant un état, une expérience collective, dont l'un des symptômes est le rapport problématique à la langue et à l'assimilation. Le « non-poème », décrit par la positive, est dit « agonique », transmis « de père en fils jusqu'au sujet poétique²⁶ » : il est l'arrachement

²² Miron, « notes sur le non-poème et le poème », 97.

²³ *Ibid.*, 96.

²⁴ *Ibid.*, 91.

²⁵ *Ibid.*, 88.

²⁶ *Ibid.*, 89.

QUAND MIRON ÉCRIT « POST-COLONIAL », QUEL ESPACE S'OUVRE?

quotidien à soi, il arrache le sujet poétique à l'histoire et le prive d'un passé qui lui est propre, il lui soustrait une langue qui n'est pas aliénation.

Le non-poème
c'est ma tristesse
ontologique
la souffrance d'être un autre

Le non-poème
ce sont les conditions subies sans espoir
de la quotidienne altérité

Le non-poème
c'est mon historicité
vécue par substitution

Le non-poème
c'est ma langue que je ne sais plus reconnaître
des marécages de mon esprit brumeux
à ceux des signes aliénés de ma réalité

Le non-poème
c'est la dépolitisation maintenue
de ma permanence

Or le poème ne peut se faire
que contre le non-poème
ne peut se faire qu'en dehors du non-poème
car le poème est émergence
car le poème est transcendance
dans l'homogénéité d'un peuple qui libère
sa durée inerte tenue emmurée²⁷

Le poème qui, « ici, a commencé/d'être souverain », plus qu'un écrit, est donc ce qui s'oppose à « CECI », ce qui « ne peut se faire qu'en dehors » des

²⁷ *Ibid.*

conditions quotidiennes qui empêchent l'être québécois de vivre pleinement, librement. Le poème prend la forme du lieu à faire, il est le seuil sur lequel se tient le poète, où le sujet poétique – et plus largement le sujet collectif – peut « deven[ir]/illisible aux conditions de l'altérité » et ainsi devenir « concret à un peuple²⁸ ».

Le non-poème et le poème l'un contre l'autre

Le dualisme entre poème et non-poème, s'il semble à première vue organiser le mouvement du texte de Miron, nous apparaît néanmoins à nuancer afin de souligner qu'il semble s'y dessiner un « tiers-espace », pour reprendre les mots de Bhabha²⁹. Si les conditions de possibilité du poème sont exclues du non-poème, c'est-à-dire que si le poème est sans cesse empêché par l'expérience quotidienne de l'aliénation, il faut néanmoins revenir à cette idée de contact créateur entre le sujet poétique et les conditions de son « humiliation ethnique³⁰ » : « mais cette brunante dans la pensée/même quand je pense/c'est ainsi/par contiguité [*sic*], par conglomérat/par mottes de mots/en émergence du peuple ». La « contiguité [*sic*] », le « conglomérat », les « mottes de mots » ne sont-ils pas ce qui, entre le poème et le non-poème, se

²⁸ *Ibid.*, 90.

²⁹ Les analyses de Bhabha font aussi appel à des notions de linguistique et à l'étude de la langue des auteurs, étude que nous ne mènerons pas en raison de la forme courte de l'article.

³⁰ Miron, « notes sur le non-poème et le poème », 94.

rapproche, certes dos à dos, mais dans le geste d'écriture même de Miron ? Le sujet poétique cherche à entrer dans l'histoire, pour défaire enfin l'historiographie qui les pousse, lui et son « peuple », à l'extérieur de la « mémoire sans tain³¹ ». En reprenant les mots d'Apollinaire, Miron réitère être « las de ce monde ancien³² ».

Il est intéressant, en somme, de penser avec l'auteur de *The Location of Culture* au sens que donne Gaston Miron au syntagme de « post-colonial » apparaissant en fin d'article. Qualifiant au final « CECI » en termes de « parenthèse [...] anté-historique au poème³³ », le sujet poétique esquisse l'interruption, par le poème, de ce temps historique où il n'est pas sujet actif : « CECI, aujourd'hui, parce que le poème a commencé d'être souverain, devient peu à peu post-colonial.³⁴ » Il faut certes entendre dans le syntagme de « post-colonial » l'idée claire d'un dépassement des luttes pour la décolonisation, mais faire résonner aussi le sens que donne Homi K. Bhabha au préfixe. Si le syntagme et la pensée postcoloniales sont intéressants, c'est justement qu'ils participent, comme le dit bien Bhabha, du domaine du *beyond*³⁵ : plutôt que de penser le préfixe *post-* comme un indicateur de l'avant/après – de la finalité

³¹ *Ibid.*, 93.

³² *Ibid.*, 95.

³³ *Ibid.*, 94.

³⁴ *Ibid.*, 95.

³⁵ Bhabha, *The Location of Culture*, 2.

décriée par Walter Benjamin –, voire de l'inclusion et de l'exclusion, il en va d'un *post-* comme de l'« au-delà » :

For there is a sense of disorientation, a disturbance of direction, in the “beyond” : an exploratory, restless movement caught so well in the French rendition of the words *au-delà* – here and there, on all sides, *fort/da*, hither and thither, back and forth.³⁶

Un peu plus loin on peut lire, dans le même sens et à propos de Benjamin :

Unlike the dead hand of history that tells the beads of sequential time like a rosary, seeking to establish serial, causal connections, we are now confronted with what Walter Benjamin describes as the blasting of a monadic moment from the homogenous course of history, establishing a conception of the present as the “time of the now”³⁷.

Contre une main morte, une main mortifère de l'histoire qui égrainerait les perles d'un chapelet, métaphore convoquant l'idée de la recherche linéaire de causalités historiques, Bhabha affirme que *nous* sommes plutôt du côté de l'explosion du régime temporel et qu'avec Benjamin, le cours de l'histoire n'est plus homogène, que le temps est désormais « le temps du maintenant ». Ce qui est défait ici, c'est le rapport téléologique que conçoit, par exemple, saint Augustin lorsqu'il est question du passé, du présent et du futur³⁸ ; si le présent est ce *time of now*, c'est qu'il n'est plus cet « ancien » présent. Ce qui s'ouvre, quand Miron dit « post-colonial », c'est en fait tout un espace discursif où

³⁶ *Ibid.* L'auteur souligne.

³⁷ *Ibid.*, 9.

³⁸ À ce sujet, se référer aux réflexions sur le temps dans Augustin, *Les Confessions*, livre XI, traduit par Joseph Trabucco (Paris: Garnier, 1950).

s'inscrire *dans* l'histoire que l'on se donne, qui se fait, qui se crée. Le texte « notes sur le non-poème et le poème » ouvre sur un horizon des possibles où le sujet poétique, à la fois sujet individuel et collectif, mais toujours participant d'une expérience quotidienne de l'altérité à soi-même, se permet, à la manière du matérialisme historique de Benjamin, d'interrompre le cours d'une histoire des vainqueurs. Il faut peut-être terminer sur les mots de Miron et les faire résonner, encore une dernière fois, lorsqu'il se fait « slogan [...] publiciste et propagandiste », qu'il se « braque », qu'il « spotte³⁹ » :

En CECI le poème prend tous les masques d'une absence, la nôtre-mienne. Mais contestant CECI, absolument, le poème est genèse de présence, la nôtre-mienne. [...]

Je suis suspendu dans le coup de foudre permanent d'un arrêt de mon temps historique, c'est-à-dire d'un temps fait et vécu entre les hommes, qui m'échappe ; je ne ressens plus qu'un temps biologique, dans ma pensée et dans mes veines. [...]

Je suis malade d'un cauchemar héréditaire. Je ne me reconnais pas de passé récent. Mon nom est "Amnésique Miron".⁴⁰

³⁹ Miron, « notes sur le non-poème et le poème », 97.

⁴⁰ *Ibid.*, 92.

Marie-Hélène Constant est candidate au doctorat au Département des littératures de langue française à l'Université de Montréal. Ses recherches, sous la direction de Martine-Emmanuelle Lapointe, proposent l'étude des discours sur le postcolonialisme en regard de l'histoire littéraire. Son mémoire de maîtrise en recherche-crédation sous la direction de Catherine Mavrikakis portait sur la violence du langage dans le théâtre d'Étienne Lepage comme modalité de négociation avec le réel et le spectateur. Elle s'intéresse également aux littératures anglo-québécoise et d'origine juive.

Bibliographie

- Angers, Stéphanie et Gérard Fabre. *Échanges intellectuels entre la France et le Québec, 1930-2000 : Les réseaux de la revue Esprit avec la Relève, Cité libre, Parti pris et Possibles*. Montréal : Presses de l'Université Laval, 2004.
- Augustin, *Les Confessions*, livre XI, traduit par Joseph Trabucco. Paris: Garnier, 1950.
- Bhabha, Homi K.. *The Location of Culture*. Londres et New York : Routledge, 1994.
- Dumont, François. *Usages de la poésie : Le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie, 1945-1970*. Sainte-Foy, Québec : Presses de l'Université Laval, 1993.
- Gauvin, Lise. *L'Écrivain francophone à la croisée des langues : Entretiens*. Paris : Karthala, 1997.
- Memmi, Albert. *Portrait du colonisé* précédé de *Portrait du colonisateur* et d'une préface de Jean-Paul Sartre. Paris : Gallimard, 2008 (1957).
- Miron, Gaston, « notes sur le non-poème et le poème. » *Parti pris* 2, n° 10-11, (juin-juillet 1965) : 88-97.
- Moura, Jean-Marc. *Les Études littéraires francophones: état des lieux*. Villeneuve d'Ascq : Éditions du Conseil scientifique de l'Université Charles de Gaulle - Lille 3, 2003 (1999).
- Parti pris, « Présentation. » *Parti pris* 1, n° 1 (Octobre 1963) : 2-4.